

Le mystère du couloir jaune

Énigmatique carton d'invitation : « Le 9 mai, rendez-vous au 13, rue Santeuil à 21h20, passez le portail vert, pénétrez dans le hall, prenez l'escalier en face jusqu'au deuxième étage ». Est-ce un traquenard ou le jeu d'un mystérieux inconnu désireux de me rencontrer autrement que sur le net ou dans un café ? C'est pourtant signé par le Studio-Théâtre de Vitry. Un événement artistique, donc. Mais, je peux *quand même* m'imaginer qu'un mystérieux inconnu m'a inscrite sur la liste des invités pour me rencontrer personnellement. Sur mappy.fr, l'adresse indiquée situe l'université de Censier, appelée Sorbonne Nouvelle – Paris 3. Rien de bien sexy, mais mon imaginaire tient bon. Je franchis le portail vert à 21h19, passe devant les travaux d'une nouvelle unité architecturale encadrée entre la rue et les bâtiments de l'université, sans doute pour une annexe, je songe à la raréfaction des espaces urbains proportionnelle à la démographie galopante de la planète, et pénètre dans un hall peu hospitalier à l'aspect d'hôpital. Un petit groupe de personnes patiente. Personne ne semble incarner parmi elles l'éventuel amoureux de mes rêves et, si jamais, ce doit être un pervers pour avoir imaginé m'aborder dans de telles circonstances. 21h20, nous montons au deuxième étage. Tout en gravissant les degrés d'une cage d'escalier grisâtre et sale, sordide, celle d'une collectivité lambda, je médite sur ma propre perversion, sur le masochisme secret de mon attente de l'objet a^1 , sur ma dinguerie.

Nous débouchons sur un couloir plus large que ma pièce principale d'habitation mais nettement plus long. Les portes sont peintes d'un jaune pétant : horribles sous l'éclairage au néon, comme le lino d'un verdâtre jaspé. Si c'était un hôpital, ce serait une unité psychiatrique. Un panneau d'affichage « Linguistique et Littérature » confirme pourtant que je me trouve bien à Paris 3. Je cherche du regard d'où pourrait provenir l'événement pour lequel nous avons été convoqués. Voilà, c'est au bout du couloir, à une cinquantaine de mètres, une femme aux cheveux très courts qui lui font une tête à la Jean Seberg, accroupie. Tout le monde l'a remarquée mais les gens continuent de bavarder et font même mouvement vers elle comme vers un animal de zoo. Or, pour moi, elle a déjà commencé à nous intimider de faire silence et de nous concentrer pour regarder, regarder impliquant de constituer un point de vue fixe, donc de ne plus bouger. Elle m'effraie légèrement ; je suis déjà dans cet état semi halluciné où l'atmosphère n'est plus tout à fait celle de la réalité. Sous l'impulsion de ce sixième sens que j'ai de savoir regarder là où quelque chose cherche à se dérober aux regards, je tourne la tête d'un coup sec à l'instant t vers un jeune homme qui sort de son sac écru un objet pour le déposer sur une photocopieuse, avant de se retirer. Une bombe ? Personne ne l'a vu faire – tout le monde est rivé à l'extrémité du couloir. Légère impatience collective.

J'attends, enviant la jeune femme qui semble si forte qu'elle paraît avoir oublié le sentiment de l'attente. Ou bien elle ne serait qu'attente débarrassée de tout espoir de s'en sortir ; et alors, comme le poisson dans l'eau, elle ne verrait plus l'eau de l'attente où elle serait noyée. Noyée dans son silence. D'où son aura, cet excès dans l'intensité de sa présence. Elle se redresse et vient ; les gens ayant fini par se taire et, s'écartant d'eux-mêmes à son passage, bientôt dépassés, la suivent. Son port de tête est si bandé qu'il est évident qu'en cette dernière si bien faite règne un monde autre que le nôtre. L'objet déposé sur la photocopieuse se met à parler –

¹ « L'objet a » est un concept de Jacques Lacan pour désigner l'objet correspondant au désir mais ne pouvant être désigné par aucun objet réel.

d'une voix d'homme, neutre, clinique, qui sort d'enceintes portatives. D'abord, on dirait un début à la manière d'*Outrage au public* de Peter Handke : « À l'heure précis / vous vous trouvez dans la pièce / Vous êtes ici / Vous êtes là / Elle aussi / Elle aussi se trouve dans la pièce / Elle est venue / Vous la regardez ». Mais la suite, suggestive et érotique, vire au pastiche de l'écriture de Marguerite Duras dans cette série de textes inquiétants – *La maladie de la mort*, *Les yeux bleus cheveux noirs*, où « la chamane des Roches Noires », comme je la surnomme, imagine un homme payant une femme pour la regarder nue. Textes auxquels fait écho, dans la même veine, *L'homme assis dans le couloir*, où continue de s'articuler l'archaïsme de la sexualité féminine au tragique de la sexualité masculine, restituant la violence rentrée d'un rapport sexuel impossible – entre l'homme et la femme, il n'y a pas de rapport sexuel, dixit Lacan (*a fortiori* entre tout être humain). Pastiche en forme d'hommage parfait qui pourrait faire douter de l'identité de l'auteur. Comme dans les ouvrages précités de Duras, le vousoiement donne à l'écriture une distinction qui est aussi celle de la solitude qui accompagne la dénudation. « Alors / dans le silence de la pièce / vous vous en approchez / encore / encore un peu / oui / comme ça / Très doucement / vous la déshabillez / Vous déshabillez le torse / Elle se laisse faire / Elle ne dit rien / Vous la regardez ». Le vousoiement me semble non pas adressé à un tiers comme chez Duras, mais celui d'un homme se parlant à lui-même. Il s'appesantit sur une tache noire que la femme regardée aurait sous le sein gauche et, plus étrange, évoque l'odeur marine de cette tache ; aussi les traits du visage, le grain de la peau, ce sexe qu'il aimerait revoir. Qui me dit alors que la voix parle de cette jeune femme-là debout dans le couloir ? Cette jeune femme habillée d'un jean et d'un tee-shirt gris n'est peut-être qu'un souvenir d'une autre jeune femme. Ou bien sa sœur ? Son amante ? La coupe de cheveux et la charpente anatomique légèrement virile peuvent faire penser qu'elle est homosexuelle. Un trio alors, amoureux. L'homme à la voix enregistrée et cette femme aux cheveux ras auraient aimé cette disparue ? La voix me semble désormais commenter mon regard en train de se demander ça, alors que je cherche la tache noire sous le sein gauche à travers le tee-shirt, tache qui a pris les proportions d'un sexe féminin déplacé. Je me sens observée, dénoncée, extraite du rendez-vous artistique commun. L'espace du couloir devient immense. Et pendant que ces pensées me filent entre les doigts, je vois les gens massés autour de la jeune femme suivre sa progression en un étrange ballet de voyeurs. Suis-je seule à me réaliser voyeuse et à en concevoir de la honte au point de chercher à dissimuler l'avidité qui m'anime désormais ? Je ne peux considérer la passante comme un objet d'art vivant et l'art vivant comme un objet mort à étudier. Je ne bougerai pas, je n'irai pas troubler cette créature comme en communication télépathique avec la voix enregistrée – celle peut-être de celui qui fut l'amant de son amante à elle ? Peut-être l'homme qui a enregistré sa propre voix s'est-il suicidé après ? Le jeune homme au sac écru que j'ai vu déposer l'appareil sonore n'est peut-être que le témoin de cette sombre affaire ? Je délire.

La passante pousse maintenant avec une délicate révérence un spectateur qui s'est assis sur un élément composé de sièges solidaires entre eux, sorte de banc, pour s'y asseoir d'une certaine manière. Elle, terriblement absente, d'être comme trop présente à elle-même. La voix relate une nuit passée la tête posée contre le sexe de la femme à la tache noire sous le sein gauche.

La tache se met à occuper toute la surface de mes pensées, à les absorber. Me voilà plongée dans la stupeur quand je réalise que lentement la créature se remet en mouvement et se dirige droit sur moi. C'est que je me tiens contre une porte battante donnant sur la cage d'escalier. Je comprends qu'elle veut sortir. Je me plaque contre le mur au moment où elle me passe au ras. Une borne incendie me rentre dans le dos d'un coup, tandis que je fixe le regard de la passante, rayonnant sombrement d'un éclat gris et lointain, qui balaie mon visage de son faisceau, sans le voir. Qu'a-t-elle traversé pour avoir atteint cet état d'abstraction du monde ?

La peau du visage, comme vibratile et animée d'un incarnat où affleure un feu invisible, témoigne d'une vie concentrée sur son désir.

Mes mouvements produits instinctivement pour ne pas gêner ses trajectoires m'ont au contraire destinée à être la dernière personne qui la verrait, avant qu'elle ne disparaisse : la porte battante étant équipée d'un hublot carré, je la vois, féline, descendre dans cette cage désormais emplie de nuit, pendant que par une fenêtre donnant sur le dehors, je vois un lampadaire orange scintiller.

Comme un gouffre venu me frôler.

Alors, comme une bande-son rétroactive, j'entends que j'ai tout entendu des derniers mots sortis de l'enceinte portative : « Vous regardiez son sexe cette nuit-là / Vous vous y perdiez / En le regardant / en vous y perdant / vous pensiez à ces pères de famille / qui / un jour / descendent une carabine du grenier / et abattent leurs enfants / leur femme / leurs parents / leur chien / puis introduisent leur arme dans leur bouche / et tirent / En regardant son sexe cette nuit-là / vous aviez pensé à ces enfants / à ces femmes / ces parents / ces chiens / Vous aviez rêvé d'être comme eux cette nuit-là / un soir d'été / sur l'herbe du jardin / couché / abattu »

« Il est de la nature même de l'amour de vouloir un avenir », écrit Sarah Kane qui se suicidera. Mais quel avenir ?, pensai-je. Faire des enfants et bâtir un pavillon ? Pour les élever et tenir son rang auprès d'une épouse, et mettre sa force de travail à disposition d'un système dont la monstruosité, dès que l'on considère l'état du monde, devient une évidence toute jaune dirais-je ? Et la violence de la sexualité masculine – son tragique qui éclate en jouissant –, comment peut-elle se domestiquer en gentil Toutou de Madame, oui en gentil Toutou, pendant que Madame complètement frustrée se venge sur sa petite famille en la cannibalisant ? Il y a de quoi en rendre fou plus d'un. L'affaire Xavier Dupont de Ligonnès d'avril 2011, à Nantes, toujours pas élucidée, ou d'autres qui surviennent régulièrement, ou bien ces soi-disant « psychopathes » qui se lèvent un matin pour tirer sur des inconnus, illustrent l'extrémité d'une exaspération atmosphérique contre l'engagement de la sexualité. Oui, pensais-je, l'engagement de la sexualité au nom d'idéaux sentimentaux ou moralistes. Quand l'homme et la femme singent une sexualité de magazine féminin, au prétexte de jouer à l'amour parfait qui leur tomberait tout cuit dans le bec, ils se fourvoient. Ils croient pouvoir échapper à l'exploration de leur fantasme violent, à leur solitude sexuelle. La vérité, c'est qu'ils prennent ainsi bien soin de ne pas *se regarder*. Pour se dispenser de prendre ce couloir, pensais-je – ce couloir qui mène *au bout de soi* –, pour se dispenser de traverser le vide sexuel et son cosmos, ils ferment les yeux et font de l'autre un objet mortifié. Et d'eux-mêmes, des voyeurs. Absents à l'événement du sexe de l'autre, ou d'une tache noire sous le sein maternant par exemple, ils renoncent à connaître le vertige d'un désir singulier et isolé qui, lui, n'a plus besoin d'avenir, parce qu'il est avant l'amour, pensais-je. Un désir qui est la face rebelle et brutale de l'amour mais qui ne se trouve qu'au sortir du couloir jaune. Alors, faute d'avoir su se soustraire du monde et de ses abrutissantes conventions, c'est l'autre qu'ils finissent par en soustraire. Voilà la vérité. Le monde ne peut aller que logiquement de mal en pis, pensais-je. Mais que le monde aille à sa perte, disait la chamane des Roches Noires, c'est la seule politique possible. Soudain, je sentis son regard sur moi, le regard de la chamane des Roches Noires ; elle était là, souriant énigmatiquement, comme posée sur mon épaule. J'avais cru me rendre à quelque rendez-vous amoureux plus ou moins pervers et, finalement, je venais d'être visitée par le fantôme de Duras.

Mari-Mai Corbel, juin 2012